

n'en ont pas, mais quand, d'aventure, j'entends un bon mot comme celui que je viens de citer, je l'accepte fort bien et plains fort peu celui qui l'a provoqué par sa mort.

Bravo ! madame.

* * Le lendemain je me trouvais dans un tout autre monde,—un journaliste doit aller un peu partout et tout noter,—cette fois il était question de l'expédition de viande fraîche en Europe.

—Rien de plus simple, dit un boucher, ou prend un bœuf, on le tue, on le découpe, on le frise, on l'expédie en Europe, on le défrise et... on a du bœuf frais.

—Comment cela, on le frise, on le défrise ?

—Eh bien ! oui, on le frise, on le gèle, on le défrise, on le dégèle ; vous ne comprenez donc pas le français ?



FANTAISIE !

I

Les jours sont devenus froids et les bouffées du septentrion nous ont forcés de s'abriter derrière le moelleux rempart de nos fourrures. Le vent d'hiver tardif a glacé soudain la fange de nos rues, et de son aile frileuse a secoué sur les branches de nos arbres et sur les tuiles de nos toits, en dentelles et festons, la blanche poussière des nues !

La nature a revêtu sa nouvelle toilette et toute charmante dans sa robe d'épousée, je ne m'étonne plus qu'on ait chanté les charmes de cette rude saison et la poésie de la première neige !

Mais le passé, comme s'il gardait dans ses replis une portion ou la totalité d'un bonheur perdu, a toujours pour nous d'immenses attraits, et l'on maudit aujourd'hui le présent pour le regretter peut-être demain.

L'automne, ce morne prologue d'un drame plus sombre encore—l'automne avec ses couleurs fanées, son ciel pluvieux, son soleil boudeur nous parlait d'une ancienne splendeur. J'aimais cette muette confiance d'un mourant et j'ai pleuré son départ :

Fendant le ciel obscur de son vol monotone
Comme un triste proserit j'ai vu s'enfuir l'automne
Laisant après lui maint regrets ;
Et pour dernier débris de la belle nature
Pour tout souvenir de l'antique verdure
Rien n'est resté que les cyprès !

L'hiver encor brisant les barrières du pôle
Neige et vents sous le bras et frimas sur l'épaule
Fait invasion parmi nous
Et pensives soudain près d'un foyer sans flamme
Tremblant pour l'avenir, le désespoir dans l'âme
Des mères pleurent à genoux !

II

Heureux ceux qui, le soir, quand la tempête crie et brise ses fureurs aux angles de nos rues—quand la brise pleine de colères et de sifflements tord le squelette des arbres et fait gémir la charpente du chaume où logent la veuve et l'orphelin—heureux ceux-là, dis-je, qui peuvent se grouper autour d'un bon feu et parler d'avenir, raviver leurs espérances avec le brasier qui s'éteint et mêler au bruit harmonieux des langues de feu qui lèchent la cheminée ardente le joyeux murmure d'une intime causerie :

Quand dans sa lueur blafarde
Le soir enveloppe et garde
L'univers de froid transi
Rien ne fait du bien à l'âme
Comme jaser à la flamme
Du foyer qui jase aussi.

Les soirées de décembre sont longues et tristes—et la solitude en double l'ennui. Donc vous tous dont le cœur est vierge de déceptions et de douleurs—qui gardez encore intacte la couronne de nos illusions et de nos rêves—vous qu'une précoce expérience a blasés ou meurtris, de peur que l'indifférence vous tue ou que le plaisir ne vous reprenne dans son tourbillon, rapprochez-vous et réchauffez vos âmes au foyer puissant de l'amitié.

Dans ces scènes d'intimité—dans ces entretiens paisibles—dans cet adorable commerce de sympathies—où l'on passe bien quelques serremments de

mains—quelques baisers peut-être en *contrebande*—mieux que dans le bruit des fêtes—dans les rumeurs de la ville, mieux que dans les ivresses de l'alcool et du vin on trouve la joie du cœur, l'oubli du chagrin ou le sommeil du remords !

Jeunes filles, soyez moins sévères. Jeunes gens laissez-vous charmer par le parfum de leur sourire et la musique de leur parole ! Rapprochez-vous ! Soyez intimes—soyez frères mais prenez garde, car on a dit : *Les amitiés qui ont les enthousiasmes de l'amour en ont aussi les inconstances !*

III

Cura te ipsum. Moi qui prêche l'amitié, je devrais, n'est-ce pas, changer mes habitudes de hibou. Mais voir le tourbillon battre de son aile ma fenêtre qui tremble—suivre des yeux les nuages qui fuient et de la pensée des chimères qui s'évanouissent, voilà mon bonheur. Pourtant quand je rencontre sur ma route une enfant rieuse et jolie, aux joues rosées, aux grands yeux bleus ou noirs ou le vent met des larmes, mon cœur bat plus vite et toute la journée je suis de maussade humeur. Moi qui croyais n'avoir plus rien qui battit sous mon habit ! En l'honneur de ma découverte je dédie ces quelques vers aux lectrices de ce journal. Sur mille d'appelées, une au moins voudra-t-elle être l'élue !

Seul et transi dans sa chambre
Le cœur rêvant un aveu
Qu'un soir est long en décembre
Sans causer, sans rire un peu !

Jeune fille, dont l'œil tendre
Garde un reflet de pitié,
Venez ramuer la cendre
Du feu de mon amitié,

Je vous dirai mon histoire
Et mon cœur de fiel remph.
Dans vos regards croira voire
Le bonheur avec l'oubli.

Il est si doux l'âme en fête
De bâtir plans et projets
Et cueillir en tête-à-tête
Des fleurs au temps des cyprès !



Janvier 1890.

UNE MARCHE EN RAQUETTES, A OTTAWA

C'était à la fin de janvier 188..., un jeudi soir, par un ciel bleu et serein, au fond duquel brillaient des myriades d'étoiles ; le vent du Nord balançait rudement les arbres engourdis du sommeil de l'hiver. La terre, couverte de sa blanche parure, nous invitait à prendre nos ébats sur la frêle chaussure des trappeurs d'autrefois, qui couraient les forêts et les plaines, à la poursuite du noble gibier, durant cette froide saison de l'hiver canadien.

Huit heures sonnait à la tour du Parlement lorsque nous partîmes, raquettes aux pieds, pour notre promenade ou plutôt notre marche hebdomadaire. Nous traversâmes la rivière Rideau, puis notre route se continua vers le bois McKay.

Déjà le givre se forme sur nos visages : il faut se couvrir du capuchon. Après quelque vingt minutes, nous atteignons un sommet, non loin de la résidence du gouverneur-général ; d'ici, il nous est donné de contempler la capitale du Canada, brillamment illuminée ; ces centaines de feux électriques se reflètent dans le firmament, cette couronne de clarté est d'un effet enchanteur.

Marchant encore, nous traversons bois, chemins et sentiers, puis nous voilà sur les bords de la rivière Ottawa. Le vent, de plus en plus violent, semble vouloir nous faire rebrousser chemin ; la neige aussi nous combat : elle se jette brusquement sur notre groupe et couvre les derniers sillons des raquettes. Phébé, dans sa grandeur parfaite, se lève majestueusement à l'horizon. Bientôt, elle dépasse la cime des arbres de l'île de la Chaudière, éclaire nos pas et jette autour de nous une lueur blanche qui fait mieux voir les tourbillons de neige follement balayés par les coups de l'aquilon.

Nous serrons les rangs en formant un carré de six raquetteurs. Un guide et le capitaine, portant flambeaux, sont à quelques pas en avant. Celui-ci, puissant ténor, entonne la chanson du club, et tous nous répétons avec entrain ces couplets composés expressément pour le club de raquettes *Frontenac*, d'Ottawa, par le regretté E. Blain de Saint-Aubin (*).

Sur nos raquettes, en avant !
Bons marcheurs, malgré neige et vent !

Les *Frontenac*, au cœur vaillant,
Ont le pied, l'œil à l'aventant.

Sur la neige légèrement,
Ils semblent glisser en courant.

Belle est la neige, beau est le temps :
Ils marcheront vite et longtemps.

Malheur à qui tombe en sautant !
Il se relève promptement ! !

Et tous à table, en arrivant,
Aux bons mets montrent bonnes dents.

Le soir au bal, ils vont dansant
Légers comme la plume au vent.

Près des belles ils sont galants,
Malgré les maris, les amants.

Sur nos raquettes, oh ! gaiment !
Marcheurs et danseurs, en avant !

Nous arrivons à l'île, d'où nous avons aperçu, d'une grande distance, au déclin d'une colline, un amas considérable de fagots en feu. On nous attendait !

Les cris et les hurrahs se succèdent ; des pièces pyrotechniques s'élançant dans l'immensité des airs ; en éclatant, elles produisent les plus jolies couleurs.

Sur cette île de la Chaudière demeure la famille Charron ; les portes de sa maison hospitalière nous sont ouvertes, on est chez soi. L'appétit, aiguisé par la marche, disparaît bientôt, ainsi que les mets succulents d'une table royalement couverte. Les bons mots sont les bons mets, le chant avec le plaisir ; il ne manque rien à cette agréable réunion. C'est alors que nous aimons à nous rappeler de ces mois d'été que nous passions sous la tente ; de ces veillées agréables sur les bords de cette île enchantée, où l'écho a souvent répété le chant des frères Bureau et les sons argentins tirés du piccolo, par notre confrère, Albert Dion.

Que le temps passe vite ! onze heures ont sonné ! Il faut quitter ce foyer paternel pour retourner en ville. Le capitaine commande de chauffer la raquette ; ceci fait, nous reprenons la marche.

Le vent s'est calmé ; comme un ennemi vaincu, il a cessé sa violence. Diane jette partout ses brillants rayons et nous fait admirer cette immense étendue de neige qui couvre la glace, tenant enchaînée la belle et grande rivière sur laquelle les campeurs aiment à se bercer dans leurs pittoresques embarcations d'été.

A peine une heure s'est écoulée depuis le départ de chez Charron, que déjà nous sommes tout près de nos demeures, où l'on nous attend avec impatience. Le chant des raquetteurs ne se fait plus entendre à part quelques voix—celles des célibataires—disant toujours ces mots de Horace Kearney :

Soyons de bons vivants,
Ne fuyons pas la belle ;
Mais craignons en temps
Ce que le monde appelle
L'amour, l'amour.
La nuit comme le jour.

EMILE MEDDON

Ottawa, janvier 1890.

—On a calculé que 80,000 Américains ont traversé l'océan, l'année dernière, pour voir l'exposition de Paris et les autres curiosités du vieux monde, et qu'ils auront dépensé 80 millions de piastres en Europe, soit une moyenne de \$1000 ~~chacon~~.

(*) ~~Blain~~ faites pour s'adopter à l'air *En roulant ma*